La Révolution française

La Révolution française
Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française

6 | 2014
La Révolution ou l'invention de la femme et de l'homme nouveaux

Introduction. La femme et l'homme nouveaux, une longue gestation de 225 ans… et plus …

Pierre Serna

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/lrf/1158
DOI : 10.4000/lrf.1158
ISSN : 2105-2557

Éditeur
IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique
Pierre Serna, « Introduction. La femme et l'homme nouveaux, une longue gestation de 225 ans… et plus … », *La Révolution française* [En ligne], 6 | 2014, mis en ligne le 30 septembre 2014, consulté le 14 février 2020. URL : http://journals.openedition.org/lrf/1158 ; DOI : 10.4000/lrf.1158

Ce document a été généré automatiquement le 14 février 2020.

© La Révolution française

Introduction. La femme et l'homme nouveaux, une longue gestation de 225 ans… et plus …

Pierre Serna

1 Le 12 messidor an IX (30 juin 1801), Joseph-Marie de Gérando prononce l'éloge funèbre de Caffarelli du Falga, général de division mort à Saint Jean d'Acre le 8 floréal an VII (27 avril 1799), devant la deuxième classe de l'Institut National. Il y raconte une mort digne d'un héros de guerre. Alors que l'on vient de lui amputer le bras devant la forteresse inexpugnable :

> Dans une sorte de délire, qui précéda ses derniers instants, il se crut en quelque sorte transporté en France, près du Directoire, qui le gouvernait alors, et plaidant devant lui, avec une éloquente ardue, la cause de l'instruction publique, il fait sentir que c'était sur cette base que devait être rétablie la restauration de mœurs nationales. Ainsi les sentiments habituels qui animaient sa vie, semblaient s'ouvrir un passage involontaire au milieu du trouble de ses sens, et le langage de la vertu survivant, en quelque sorte, sur ces lèvres, au souffle même de l'existence. Une impression de respect avait retenu dans le silence ceux qui l'entouraient. Ils élevèrent les yeux sur lui, et Caffarelli n'était plus[1].

2 Par ce texte, Gérando pose de façon lumineuse et complexe à la fois les enjeux de ce qui fut l'un des axes structurants de la décennie précédente : comment les acteurs qui firent la Révolution ont-ils voulu transformer les Hommes en citoyens et comment ont-ils placé l'invention d'un homme nouveau, mais aussi d'une femme nouvelle, au cœur de cette entreprise[2] ?

3 Revenir sur la Révolution et l'invention d'un Homme nouveau n'est pas anodin un quart de siècle après le bicentenaire. La question de l'homme nouveau avait été, à partir de la remise en cause systématique des régimes communistes issus des révolutions du XX^{e} siècle, largement empoisonnée par les utopies socialistes, se transformant en régimes liberticides. L'homme nouveau était au mieux un citoyen socialiste soumis dans un grand Est, au pire un robot humain ennemi de l'Ouest… Dans ces conditions, oser reposer la pertinence de l'invention d'un être-citoyen nouveau à partir de 1789,

revenait à se confronter à la question détournée et mal posée de la matrice française des régimes socialistes du XX^e siècle. Il faudrait faire référence à certains des travaux du Bicentenaire qui, déjà, avaient« reposé » la question, à commencer par le colloque de Rouen dirigé en 1989 par Claude Mazauric[3]. Depuis le Bicentenaire, cette question est largement reposée dans des termes nouveaux – La Révolution est vue comme un laboratoire d'innovations, d'expérimentations…

4 Le soupçon pesait sur la Révolution en général, sur la Terreur en particulier, pour avoir imaginé, avec leur utopie éducative, leur rêve de régénération, jusqu'à l'incongruité ultime du culte de l'Être suprême, les conditions d'une dénaturation de l'homme, qui loin de le faire renaître, avaient malencontreusement inventé un monstre, une sorte de Frankenstein avant la lettre, créature monstrueuse et préfigurant les horreurs du XX^e siècle. Zeev Sternhell consacre, depuis plusieurs années, toute son énergie à démonter cette contre-vérité historique qui frise parfois la supercherie[4]. Qu'on l'écrive en toute simplicité : la Révolution française n'est pas la matrice des totalitarismes du XX^e siècle, son citoyen et sa citoyenne de raison n'ont rien à voir avec les foules fanatisées du XX^e siècle. Ainsi, il est temps (comme l'y invitent de nombreuses recherches actuelles) de reprendre le dossier et de le rouvrir sereinement pour reposer de façon nouvelle la question de l'Homme nouveau. C'est d'ailleurs logiquement que ce numéro spécial sur « l'homme nouveau » succède au numéro sur l'éducation, présentée par Caroline Fayolle et Jean-Charles Butier[5].

5 La particularité de ce volume est d'opérer une rencontre entre historiens et philosophes, en laissant largement la place aux philosophes et tout particulièrement aux jeunes chercheurs travaillant avec Jean Salem dans le séminaire « Marx au XXI^e siècle ». De fait, les réflexes de citations sont différents entre historiens et philosophes ; les libertés prises par les philosophes dans l'usage de la chronologie ont pu sembler déroutantes pour les historiens ; les nécessités de contextualisation des historiens ont obligé à un dialogue serré avec les logiques de conceptualisation des philosophes. Le pari de l'interdisciplinarité est à ce prix et il appartient au lecteur de juger le résultat de ce travail commun. Il nous a cependant semblé que le sujet méritait cette réflexion croisée.

6 La volonté d'inventer un homme nouveau a commencé avant même la Révolution dans la forme littéraire de la régénération[6]. Comment et pourquoi penser un être nouveau refaçonné par un idéal et une raison ? Cette personne nouvelle n'est pas l'irréalisable d'un moment, mais l'irréalisé d'une situation passéiste. Comment faire advenir le citoyen dans l'homme, ou plutôt, quelles structures voulues par le législateur doivent-elles convenir pour faire des habitants de la France, des êtres civilisés et politisés, c'est-à-dire appartenant en toute conscience au souverain pour lui donner une dimension concrète ? Pensée ainsi, la Révolution ne pose pas seulement le problème de l'utopie comme l'horizon quasi impossible à atteindre, mais au contraire, met à l'ordre du jour l'objectif à réaliser ici et maintenant dans la France révolutionnée et dans l'Europe subissant son influence. De fait, l'invention d'une nouvelle société, repose après 1789, sur la régénération des liens entre gouvernés et gouvernants, comme un plan de société globale articulé autour de l'idée que le monde est une somme de connaissances qu'il faut acquérir pour le comprendre et l'améliorer. Le second socle repose sur l'idée que ces connaissances ne peuvent s'acquérir que par une méthode précise qui nécessite la critique, c'est-à-dire la compréhension du mode de fonctionnement de ce monde et la recherche par exemple de deux éléments essentiels de notre culture : l'origine et la

causalité. Ces deux éléments sont essentiels pour saisir l'intelligence particulière développée par les Lumières, qui sont une pensée du début et une logique de l'enchainement[7]. Cela implique deux autres valeurs : la critique des systèmes qui refusent de remettre en cause leur origine (religion et pouvoir) et la nécessité de la transparence dans la méthode (d'où la politisation), comme propédeutique en marche. Le défi de tous les républicains du XIX^e^ siècle est de construire un modèle où, pour devenir citoyen, il faut faire le « métier de citoyen », au risque de la démocratie elle-même. D'où le cauchemar du populisme césarien, authentique perversion de l'utopie pédagogique révolutionnaire, et vraie invention du citoyen dénaturé votant encore au suffrage universel masculin mais pour renforcer désormais la dictature pesant sur lui[8]. Enfin le troisième appui du projet repose sur la nécessaire liberté de la part de celui qui entreprend de construire son savoir, afin de pouvoir disposer des connaissances, d'un savoir citoyen, par le biais de cercles, de clubs, de fêtes[9]. C'est là que le politique intervient comme constructeur du cadre qui permet une éducation pour tous, et qui fait de l'État, le garant immédiat de cette liberté. Pour s'exercer, cette liberté doit être garantie par une forme d'égalité dans l'accès au savoir, immense difficulté pour un régime sans cesse aux abois financièrement et sans cesse sur le qui-vive face à toutes les résistances qu'il doit affronter, résistances fondées sur le refus absolu de voir naître ce couple homme/femme nouveau doté d'une langue politique nouvelle[10]. Une fois ces prémisses posés, ce savoir politique et citoyen doit avoir une application utile, en ce siècle des réformes et des transformations sociales, économiques, techniques, à la hauteur d'une économie déjà mondiale et qui exige des connaissances précises en langues, en géographie, en mathématique, en sciences de la navigation, en économie politique, en art militaire – autant de « matières » qui sont au cœur du projet de refondation de l'humain.

7 Ainsi une nouvelle vision de l'homme et de la femme se dessine, positive, optimiste : l'être humain est naturellement perfectible à la condition de recevoir une instruction appropriée, qui peut et qui doit le transformer. Le but de cette instruction est la croyance en l'amélioration de la société dans tous ses domaines techniques, économiques et culturels, mais surtout dans deux directions importantes au cœur de la réflexion politique du XVIII^e^ siècle : le vivre en commun pacifié[11]. Ainsi la citoyenneté nouvelle est perçue comme un fait civilisationnel par les philosophes[12]. Mais pas seulement ![13].

8 Il revient à Bertrand Binoche, dans un essai collectif qu'il a dirigé en 2004 autour du concept de « perfectibilité », d'avoir posé avec justesse les enjeux du problème par rapport à la spécificité de ce concept qui surgit dans une correspondance entre Grimm et Rousseau en 1755. Il marque un temps l'ensemble de la réflexion jusqu'à devenir moins utilisé et à finir par disparaître, puisqu'il n'est plus utilisé que de façon opératoire en 1838 dans la 48^e^ leçon du *Cours de philosophie positive* de Comte[14]. Bertrand Binoche situe la question de la désacralisation et d'un long mouvement de laïcisation de la société au cœur du débat. À la perfection chrétienne qui sera réalisée dans l'au-delà, la perfectibilité des philosophes pose comme *a priori* la possibilité de réaliser ici-bas une esquisse de perfection humaine que chacun détient, et qu'il convient de porter à la réalisation et à l'épanouissement, par le moyen du savoir critique.

9 Bertrand Binoche pose ainsi les enjeux, fussent-ils dérangeants : qui est perfectible ? Tous les hommes par rapport aux animaux ? Tous les hommes blancs par rapport aux sauvages ? Tous les hommes par rapport aux femmes ? En fonction de la réponse, le

modèle de société change du tout au tout et le message cosmopolite d'optimisme dans la transformation de tous les êtres humains peut évoluer radicalement. Cela posé, il convient d'agencer des méthodes, des techniques, des résultats pour que l'Homme transformé soit à son tour capable de changer et d'améliorer le monde dans lequel il vit.

10 N'est-ce pas le rêve exprimé par Robespierre dans le célèbre discours prononcé le 29 juillet 1793, en écho au projet de Le Peletier : « Ainsi se formera une race renouvelée, forte, laborieuse, réglée, disciplinée et qu'une barrière impénétrable aura séparée du contact impur des préjugés de notre espèce vieillie[15] ? » N'est-ce pas encore Kant qui, dans un autre contexte, mais au même moment en 1793, assigne à l'humanité le privilège « de se perfectionner à l'infini »… : « À tous ceux qui nous exhortent à prendre patience en attendant l'autre monde, il faut répondre ; oui nous regardons vers cet autre monde qui n'est pas aussi clairement disjoint de celui-ci que vous le croyez[16]. »

11 Ces premiers éléments expliquent l'importance que les acteurs révolutionnaires vont consacrer à l'éducation, à l'enseignement et à l'instruction[17]. La Révolution se construit contre le système arbitraire de l'Ancien Régime et, à ce titre, elle n'a de cesse de mettre en avant qu'elle est en soi une éducation, un enseignement. Pour Dominique Julia, « le mythe pédagogique est au cœur du projet révolutionnaire : il s'agit de former un homme nouveau libéré de tous ces anciens préjugés et ouvert à un nouveau monde à déchiffrer qui se donne à voir, à posséder, et à comprendre[18]. » Former le peuple, par l'instruction, doit garantir l'unité nationale là où, auparavant, l'obscurité de l'ignorance permettait la division de sujets. L'éducation nationale doit construire les nouvelles mœurs des citoyens. Encore faut-il qu'ils sachent lire. Le 4 novembre 1790, *La feuille villageoise* qui mène un combat contre l'obscurantisme pose cette question : « Pourquoi les droits de l'homme ont-ils été si tard connus ? Réponse : parce que le peuple ne savait pas lire, il ne pouvait pas s'instruire par lui-même et il se laissait séduire par les autres[19]. » De façon saisissante et convaincante, Caroline Fayole décrit dans son article la place incontournable du projet pédagogique républicain dans ses marges, lorsqu'il s'occupe notamment des filles et de leur avenir. Encore faut-il convenir, comme l'explique l'auteure de l'article, que le contexte qui entoure l'école n'est pas moins important que la nature du programme d'apprentissage.

12 C'est pour cette raison que l'on ne saurait réduire dans cette introduction, l'invention des citoyens à l'école comme seul lieu physique de l'apprentissage. Plusieurs aspects de la Révolution à l'œuvre doivent être mentionnés pour comprendre cette dynamique de genèse d'un être politique nouveau. Quelques outils de l'opération d'accouchement de cet être nouveau peuvent être rappelés.

13 Ainsi, la fête révolutionnaire, comme moment essentiel de communion et d'apprentissage du politique. Les scénographies, les espaces cérémoniels, doivent éveiller les intelligences et mettre en acte le civisme naissant[20]. Le 19 octobre 1793, par exemple à Arles :

> […] Un pressoir de vendange avec son attirail, un chariot chargé de pères et de mères de famille, un autre chargé de la nombreuse famille d'un travailleur, une charrette surmontée d'un arc de triomphe en lauriers sous lequel sont placés un maure et une mauresque, une autre chargée de vieillards ou de blessés, une charrue attelée de deux mules conduites par un agriculteur, un chariot orné de guirlandes avec des jeunes gens trinquant le verre et chantant des hymnes à la liberté et à l'égalité, un autre chariot chargé de tableaux, portant sous un arc de triomphe, l'effigie du cardinal Maury, ensuite un sans culotte représentant un chiffoniste,

> monté sur un âne, les mains derrière le dos, et entouré de plusieurs membres du Comité des sabres chantant le 'Ça ira !'[...] D'autres sans-culottes portaient une représentation de la Montagne, au bas de laquelle on voyait un marais avec des crapauds. Un sans culotte portait dans un bassin les yeux de Marat[21].

14 Les habits, les cocardes, les toponymies changées, le calendrier révolutionnaire et la façon de l'expliquer, de le diffuser, le développement du français comme langue de la nation, et donc son apprentissage, sont les atouts de ce nouveau corps de citoyens naissant à la liberté.

15 Le 7 novembre 1793, le vice-président de la section des Piques, le citoyen Sade, soumet à l'Assemblée un projet visant « à changer le nom des rues de son arrondissement qui portent des inscriptions proscrites, ignobles ou insignifiantes. » Dans ce projet, la rue des Capucines doit s'appeler la rue des Citoyennes françaises, sept jours après que la Convention a interdit aux femmes de former des clubs politiques. L'audace du marquis est à noter. La rue Saint Nicolas, s'appellera donc *rue de l'Homme Libre*, la rue de la Madeleine, *rue de Cornélie* et la rue de Suresnes qui s'y jette, *rue des Gracques*, afin de donner les noms des enfants à celle qui suit, portant le nom de la mère. Le projet est adopté à l'unanimité, puis envoyé aux administrateurs de la Commune ainsi qu'aux responsables des travaux publics[22]. L'espace public urbain doit ainsi porter la marque de cette invention de nouvelles citoyennes et citoyens, de leur particularité et de leur fécondité, invention que la fluidité de la circulation en ville doit illustrer. C'est le temps où Saint-Just, comme le décrit Marilyn Maeso, pense à la création du citoyen révolutionnaire et au rôle des institutions. L'expérience sera menée de façon radicale parfois sans qu'elle aboutisse, tout révolutionnaire à la recherche d'un homme nouveau se trouvant confronté au principe corrupteur de son expérience par excellence : le temps. Las, les montagnards ne parviennent pas à leur fin. Vient le temps de thermidor, de ses désenchantements... Mais le projet d'inventer un homme original et une femme nouvelle est-il abandonné après la répression sans précédent du peuple parisien au printemps 1795 ?

16 Une autre période se profile, celle du Directoire, période paradoxale et centrale dans la série d'articles qui suivent, de par les contradictions mêmes qu'elle met en scène, et les discours opposées qu'elle peut susciter. Il est une histoire possible de ce Directoire sous la forme de la république bourgeoise qui essentialise la nature d'un peuple violent, encore dans l'enfance, et qu'il devient impossible de pouvoir éduquer à court terme : au mieux faut-il le canaliser[23]. Encore faut-il, sans nullement occulter cette politique répressive menée à l'encontre du peuple, nuancer cette approche seulement négative et comprendre la démarche inverse du Directoire qui tient avant tout dans la volonté de reconstruire un système pédagogique, par le haut, à partir de l'Institut national, pour promouvoir la diffusion la plus large du modèle de la cité. Cette politique d'instruction nationale ne doit pas opérer seulement par l'entremise de l'école, mais par la transmission des « bonnes mœurs[24]. » Être exemplaire, codifier les comportements, éradiquer les spectacles de sang, récompenser, innover, imaginer le Muséum d'histoire naturelle comme un lieu ouvert au public pour exposer l'harmonie entre l'homme et la nature, montrer les réalisations industrielles, représentent autant d'impératifs de cette formation de citoyens nouveaux[25]. Entre le projet et la réalité se trouvent les tensions sociales d'une crise permanente, que l'appauvrissement du plus grand nombre rend patentes. Les opposants eux-mêmes aux projets de l'an III, les républicains démocrates de l'an VI et de l'an VII, cherchent une position intermédiaire entre l'utopie démocratique par l'égalité décrétée mais point vécue, et l'utopie

républicaine par la liberté d'entreprendre, confirmée par le clivage de la méritocratie proposée comme sélection naturelle, la seule juste lorsqu'elle est confirmée par le savoir, en réalité biaisée par le capital de fortune au départ. La République de l'an III se propose comme une république capacitaire. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'article 16 de « L'état politique des citoyens dans le texte de la Constitution » :

> Les jeunes gens ne peuvent être inscrits sur le registre civique, s'ils ne prouvent qu'ils savent lire et écrire et exercer une profession mécanique. Les opérations manuelles de l'agriculture appartiennent aux professions mécaniques. Cet article n'aura d'exécution qu'à compter de l'an XII de la république[26].

17 Le projet des Lumières se décline de façon précise. Le savoir construit la citoyenneté et la Constitution établit un calendrier précis de cette formation du nouvel homme républicain « parce-que-sachant-lire. » Cette condition doit se réaliser en neuf années, ce qui en dit long sur le pari politique, fondé sur l'espoir de formation de citoyens lettrés.

18 C'est à ce moment, entre la fin de l'année 1795 et la fin de l'année 1799, qu'une tension s'établit entre cette vision assagie de l'utopie devenue le projet républicain et, en opposition, la construction des utopies démocrates qui vont émerger même si une littérature officielle n'aura de cesse de les disqualifier. Une historiographie classique positive ou négative a retenu des projets politiques radicaux des babouvistes la subversion de leur dimension sociale. En revanche, la pédagogie commune de l'apprentissage, l'ensemble des règles nouvelles à partager et à expliquer, au moins autant subversives sont plus importantes pour comprendre la force de déstabilisation et la peur qu'a pu inspirer la Conspiration des Egaux une fois découverte au printemps 1796. C'est ce que démontre Stéphanie Roza dans son article, liant la pensée des Lumières avec celle des révolutionnaires, dans une perspective généalogique qui peut susciter le débat mais qui appelle à la réflexion.

19 Les républicains démocrates de l'an VII et de l'an VIII n'ont eu de cesse d'imaginer les outils nécessaires à cette parthénogénèse, cet acte qui permet de s'enfanter soi-même[27]. La construction civique de la femme et de l'homme nouveaux s'effectuait dans les réunions, les cercles citoyens, par la diffusion d'un savoir dans les assemblées électorales primaires, sorte de propédeutique politique *in situ*, qu'exprime bien le programme paru dans le *Journal des hommes libres* les 4, 8 et 18 thermidor an VII, sous la plume de Félix Le Pelletier. Parmi les neuf injonctions programmatiques, celle d'« établir une éducation égale et commune » est le quatrième point[28]. Encore quelques semaines et après le coup d'État, ce dernier, avec Antonelle, n'auront plus que le projet utopique de se replier en Normandie et de construire sur les riches propriétés de Le Pelletier des colonies de petites maisonnées capables d'accueillir des républicains, hommes nouveaux déjà vieillis. Échec de l'invention d'un nouvel Homme ? Preuve que le projet de cette gauche radicale était réellement utopique au sens d'irréalisable autrement que sous la forme de maisonnées en Normandie ? En revanche, ce qui est une forme de contre-utopie, est cette société bourgeoise qui tente d'imposer une pacification et une prospérité possible de tous, au moment où les tensions sociales ne cessent de se tendre. Un combat à front renversé se construit : les utopistes ne sont pas ceux que l'on croit et le jeune Marx ne tardera pas à le dénoncer. Michelle Riot-Sarcey a étudié et mis à jour ce groupe de libéraux à leur tour pris dans les utopies de ce qu'ils imaginent être leur représentation du monde dans sa dimension positive[29]. L'article d'AyseYuva sur les idéologues vient heureusement éclairer ce côté libéral et important de la question, démontrant que la gauche radicale n'a pas été, loin s'en faut, la seule

mouvance politique à interroger cette modernité politique qu'a constituée l'apparition de citoyennes et citoyens nouveaux.

20 L'histoire ne s'arrête pas là et le XIX[e] siècle ne cessera de poser cette question comme le rappelle l'article de Louis Hincker.

21 Il faudrait surtout garder en tête, avant la lecture des articles qui suivent, non seulement la dimension expérimentale de l'homme nouveau qui implique succès, mais aussi échecs. Il s'agit surtout de ne pas oublier ce que la prudence doit apprendre à tout amateur d'histoire de la Révolution ancienne, sous la forme d'une évidence le plus souvent oubliée. Si les hommes nouveaux et les femmes nouvelles ont eu tant de mal à émerger dans le réel historique, c'est tout simplement parce que les femmes et les hommes anciens résistaient de toutes leurs forces pour faire échouer le projet. Parmi les révolutionnaires eux-mêmes, nombreux furent ceux qui doutèrent de la capacité du fait révolutionnaire à inventer un futur meilleur.

22 Ainsi sans aller chercher dans la littérature de la Contre-révolution, les projets d'invention d'un être politique nouveau durent provoquer suffisamment de peur sociale pour initier une réaction puissante, tout au long de la Révolution, mais qui n'éclate véritablement que sous le Consulat, au moment où se repose la question de l'éducation et les limites de ses ambitions. Il faut garder en mémoire cette pensée réactive, réactionnaire, pour saisir la force des projets éducatifs démocratiques, et la crainte qu'ils ont inspirée. Que l'on relise quelques-unes des réflexions privées et publiques de Roederer pour s'en convaincre :

> Dire qu'une impossibilité physique rendra toujours incompatible les travaux du laboureur avec le talent consommé d'un Voltaire ou les hautes conceptions de Locke et de Newton, c'est une vérité des plus communes… voyez cette main calleuse, épaisse et brune, qui bat le fer, manie la hache, soulève un fardeau et essayer de lui faire tracer d'élégants contours ou parcourir rapidement les touches d'un clavier. Eh bien ! L'effet est le même sur les facultés morales. Ce même travail qui raidit et endurcit les membres produit un effet semblable sur l'esprit et la pensée. Le corps et l'âme y gagnent tous deux en force et en masse, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce qu'ils perdent tous deux en grâce et en sensibilité[30].

Et plus loin :

> Il ne s'agit plus de donner de faux espoirs à une vile populace, impossible à régénérer et pire, qui risque avec un vernis de savoir de remettre en cause constamment un ordre établi. Désormais la loi n'invente plus, par la science politique, un nouveau citoyen. Elle assigne à chacun sa place et doit strictement contrôler et limiter l'accès du plus grand nombre au savoir. Roederer pour appuyer sa remarque mordante, s'était, avec une ironie cruelle moqué de ce jeune paysan « placé chez un procureur de l'endroit par son père, et qui ne crut rien de plus nécessaire que de suivre des cours de législation… il n'y avait rien de plus comique comme de l'entendre larder ses gros propos de belles expressions sorties de la bouche du professeur. Il les appliquait à crever de rire et mon lourdaud de raisonner, de se pavaner de se croire en vérité une bonne tête[31].

La conclusion ne tarde pas à s'imposer :

> L'État se ruine en impression de livres qu'on ne lit point, en traitements de professeurs qui ne professent point, voyons un peu si cet excès ridicule n'est pas moins aussi à craindre que l'excès contraire, s'il ne tend pas à faire naitre parmi nous une populace toujours croissante, de déclamateurs et d'égorgeurs mutins, prêts à répondre à tout et toujours rebelles au devoir, habiles à confondre les idées les plus saines, à décrire, à ridiculiser les usages les plus utiles ou les opinions les plus respectables, surtout inaptes à tous les métiers utiles, consommateurs à la fois avides et dédaigneux, en un mot réunissant toute l'insolence, les prétentions et les

> besoins de la richesse, à la convoitise, la servile dépendance les petites vues et tous les vices de la pauvreté[32].

23 De la façon la plus explicite qui soit, est abandonné le projet global qui consistait à faire naître en chacun des membres du corps social le meilleur de lui-même, à partir du constat de l'égalité de tous, pourtant moteur du souffle de 1789[33]. Nombreux, mais réduits au silence, sont alors ceux qui désormais remettent à plus tard ces projets d'invention de nouveaux hommes et femmes. En 1800, dans *De la Littérature considérée sous ses rapports avec les institutions sociales*, Germaine de Staël continue de plaider pour un système de perfectibilité de l'espèce humaine, mais en prenant garde de penser la perfectibilité comme une modification qualitative des personnes, là où elle ne consiste plus qu'en l'accumulation des connaissances. Pour elle, les progrès ne sont que successifs, palliatifs, et n'autorisent aucunement « les rêveries de quelques penseurs sur un avenir sans vraisemblance[34]. »

24 Le débat sur le sens à donner à l'invention d'un Homme nouveau perdure tout au long du XIX^e^ siècle, voire au-delà. Il revient à Jean-Numa Ducange de montrer l'acuité de la problématique de l'homme nouveau parmi les socialistes allemands du début du XX^e^ siècle, au moment où les révolutions du XX^e^ siècle, on l'a quelque peu oublié, tentent de se poser en solution pour sortir de l'enfer social qu'a imposée la seconde révolution industrielle.

25 L'introduction pourrait se terminer sur ce constat négatif, cela empêcherait de comprendre pourquoi l'ensemble du XIX^e^ siècle puis du début du XX^e^ siècle, a voulu réaliser les idéaux positifs de transformations de l'Homme portés par le souffle de 1789. Certes l'Homme nouveau de la Révolution pourrait se résumer au notable issu de 1799. Ce serait réducteur. AyseYuva le montre de façon éclairante dans le corpus de textes de Germaine de Staël ou de Benjamin Constant qu'elle revisite. Il ne s'agirait plus seulement de construire un Homme nouveau mais au moins de le débarrasser des violences de l'Ancien Régime et de celles des guerres civiles de 1793. Il fallait pour cela former les esprits par les sciences de l'homme, encore en construction. Les mœurs nouvelles, les sociabilités pacifiées, le vivre ensemble dans une nouvelle langue simple, devaient s'inventer pour fonder une société civile régénérée, dans l'espoir de construire la cité sur de nouvelles valeurs, dans un régime républicain nouveau.

NOTES

1. Joseph-Marie DE GÉRANDO, *Vie du général Cafarelli du Falga, lue à la séance de la 2^e^ classe de l'Institut national, le 12 messidor an IX,* Paris, chez Fuchs, 1801, p. 80

2. Sur l'importance de Gérando dans les systèmes de pensée réformateurs, voir Jean-Luc CHAPPEY, Carole CHRISTEN et Igor MOULLIER (dir.), *Joseph-Marie de Gérando (1772-1842). Connaître et réformer la société,* Rennes, PUR, « Collection Carnot », 2014.

3. Claude MAZAURIC (dir.), *La Révolution française et l'homme moderne,* Paris, Messidor, 1989.

4. Zeev STERNHELL, *Les anti-Lumières, du XVIII^e^ siècle à la guerre froide*, Paris, Fayard, 2011 (2006).

5. « Pédagogies, utopies et révolutions (1789-1848) », *La Révolution française*, n° 4, 2013. http://lrf.revues.org/791

6. Mona OZOUF, *L'homme régénéré. Essai sur la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1989.

7. Jean-Marie GOULEMOT, *Le règne de l'histoire, discours historique et Révolution, XVII^e^-XVIII^e^ siècles,* Paris, Albin Michel, 1996.

8. Claude NICOLET, *L'idée républicaine en France au XIX^e^ siècle. Essai d'histoire critique*, Paris, Gallimard, 1984.

9. Michel VOVELLE, *La mentalité révolutionnaire, Société et mentalités sous la Révolution française,* Paris Messidor, 1985.

10. Michel de CERTEAU, Dominique JULIA, Jacques REVEL, *Une Politique de la langue, La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire,* Paris, Gallimard, 1975.

11. Jean-Luc CHAPPEY, *La Société des Observateurs de l'Homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des Études Robespierristes, 2002.

12. CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* « dixième époque : des progrès futurs de l'esprit humain », Paris réed. GF, 1988, p. 265-297.

13. Voir l'article de Jean-Luc CHAPPEY, « Révolution, régénération, civilisation : les enjeux culturels des dynamiques politiques », dans Jean Luc CHAPPEY, Bernard GAINOT, Guillaume MAZEAU, Frédéric RÉGENT, Pierre SERNA, *Pour quoi faire la Révolution*, Agone, Marseille, 2012, p. 115 -148.

14. Bertrand BINOCHE (dir.), *L'homme perfectible*, Seyssel, Champ Vallon, 2004.

15. Maximilien ROBESPIERRE, *Œuvres complètes,* Paris, Société des Etudes Robespierristes, tome X, p. 32.

16. Cité par Bertrand BINOCHE, *op. cit*, p 31.

17. Voir le numéro spécial de *La Révolution française*, « Pédagogies, utopies et révolutions (1789-1848) », 2013, http://lrf.revues.org/7914

18. Dominique JULIA, *La révolution.* Les trois couleurs du tableau, Paris, Belin 1986 ; Jean-Luc CHAPPEY, « Les écoles de la Révolution : pour en finir avec la thèse de la table rase », dans Michel BIARD (dir.), *La Révolution française. Une histoire toujours vivante*, Paris, Tallandier, 2010, p. 331-343.

19. *Ibid.*

20. Christina SCHROË, *RepublikimExperiment. SymbolishePolitikimrevolutionârenFrankreich (1792-1799)*, Weimar, BöhlauVerlag, 2014.

21. Médiathèque d'Arles, MSS 2352, *Récit de Véran, opposant notoire à la révolution, qui écrit ses souvenirs à partir de 1800.* Émile Fassin, un érudit du XIX^e^ siècle, recopia le journal de Véran et l'appela « le vieil Arles, 1794, journal de la révolution ».

22. Gilbert LELY, *Vie du marquis de Sade*, Paris, Jean-Jacques Pauvert éditions, 1982, p. 487.

23. Voir, entre autres, *Discours préliminaire au projet de constitution pour la république française, prononcé par Boissy d'Anglas, au nom de la commission des Onze, Séance du 5 messidor an III.* http://www.droitpolitique.com/spip.php?article96, consulté le 1^er^ juillet 2014 ; Jean-Luc CHAPPEY, « Questions sur le 'pouvoir des intellectuels' en France dans le moment 1800 », dans Anne BAILLOT, Ayse YUVA (dir.), *France-Allemagne. Figures de l'intellectuel entre révolution et réaction 1780-1848*, Lille, Septentrion, Coll. « Mondes germaniques », 2014, p. 65-83; *Id.*, « The New Elites. Questions about Political, Social and Cultural Reconstruction after the Terror », dans David ANDRESS (dir.), Oxford Handbook Online of French Revolution, 2014.

24. Charles Guillaume THÉREMIN, *De la situation intérieure de la République*, Paris, Maradan, 1797.

25. James LIVESEY, *Making democracy in the French Revolution*, Harvard, Harvard Press, 2001; Pierre SERNA, « The republican menagerie: animal politics in the French Revolution », *French History*, 2014 28, p. 188-206.

26. Jean-Luc CHAPPEY, « Raison et citoyenneté : les fondements culturels d'une distinction sociale et politique sous le Directoire », dans Raymonde MONNIER (dir.), *Citoyen et citoyenneté sous la Révolution française, Actes du Colloque de Vizille du 24-25 septembre 2005*, Paris, Société des études

robespierristes, 2006, p. 279-288 ; *Id.*, « Le Portique républicain et les enjeux de la mobilisation des arts autour de brumaire an VIII », Philippe BOURDIN, Gérard LOUBINOUX (dir.), L*es arts de la scène et la Révolution française*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise Pascal, 2004, p. 487-508.

27. Bernard GAINOT, *1799, Un nouveau jacobinisme ?,* Paris, Éditions du CTHS, 2001.

28. Pierre SERNA, *Antonelle, aristocrate révolutionnaire 1747-1817*, Paris, Le Félin, p. 371.

29. Michèle RIOT-SARCEY, *Le réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e^ siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

30. Pierre-Louis ROEDERER, *Mémoires d'économie publique de morale et de politique*, Paris, imprimerie du Journal de Paris, an VIII/1799, t. I, p. 281-282.

31. *Ibid*., t. II, p. 87-88.

32. *Ibid.*,.t. I, p. 289.

33. Voir encore sur cette rupture entre le projet « civilisateur » du Directoire et la remise en ordre du Consulat, Jean-Luc CHAPPEY, « Le nain, le médecin et le divin marquis », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 374, oct.-déc. 2013, p. 53-83.

34. Germaine de STAËL, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* [1800], Genève, Droz, 1959, t. 1, p. 10.